



présente :

de Claude Vigée (collection : « Profils d'un classique »)

extrait de son ouvrage, *Mélancolie solaire*

(sorti en janvier 2009)

Avant-propos

Je vais sans doute, dans cet avant-propos au nouveau livre de Claude Vigée, *Mélancolie solaire*, reprendre l'hommage amorcé le 15 mai dernier au Centre communautaire de Paris, car notre dialogue depuis lors s'est approfondi et j'ai l'impression de mieux comprendre aujourd'hui l'absolue authenticité de l'homme et de l'œuvre. Je me suis dit que je désirais écrire à ce livre un avant-propos, y ajouter quelques lignes encore, quand, lors de notre séance de travail du mardi 8 juillet, nous avons improvisé cet entretien pour notre revue *Temporel*. Je fus saisie de la puissance de concentration du poète auquel je demandais de réfléchir à son art et je voudrais ici souligner l'extrême importance de sa pensée dans le paysage poétique actuel.

Chez Claude Vigée, comme il me l'a dit d'ailleurs le 8 juillet dernier, la poésie « n'est pas, comme on se l'imagine souvent, un état d'âme ». La subjectivité foncière de cette œuvre qui met en exergue le « potentiel de vie » de l'individu, ne s'enferme pas dans le jeu restreint d'un moi limité à son propre domaine. Cette descente en soi que décrit le poète dans son entretien avec son ami anglais, lui-même poète, Anthony Rudolf, constitue une participation pleine et entière tout d'abord à cette puissance de vie (qui nous meut tous, mais que nous n'appréhendons pas toujours avec une telle acuité), et puis au monde au sein duquel nous vivons cette expérience personnelle qui tient du drame et du plus vif désir.

Ces choses ne sont pas faciles à dire, car elles sont sensibles avant tout à l'intuition et il faut absolument que leur rationalisation, nécessaire pour qu'on les exprime, évite la dimension objective, et donc aliénante, du concept. Il ne s'ensuit pas qu'il faille se méfier du langage, mais — et c'est là la dimension éthique fondamentale du poème, comme l'a amplement souligné Henri Meschonnic — se persuader simplement que ces mots qui nous viennent d'ailleurs, ces mots appris, nous les renouvelons en nous-mêmes, pour notre usage, à partir de cette assise personnelle, de ce lieu singulier qui est de notre seule responsabilité. Cette dimension subjective s'avère absolument paradoxale puisqu'en devenant plus particulièrement soi-même aux sources du silence, on rejoint le domaine où l'expérience humaine se partage. Claude Cazalé, très sensible au jeu du Je et du Tu dans le poème, parle d'un « langage d'amour qui subsume toutes ses langues [...] ; un langage qui se veut originaire et universel, singulier et commun à tous ». Le poète, dès lors, échappe au « soupçon » qu'ont fait peser sur la création certains idéologues, ou même certains psychanalystes, malheureusement. Le travail créateur n'est pas purgation de la démence inhérente à l'individu, ni même insinuation de la mort dans la vie. Il est bien le témoignage même de l'existence, et le poète authentique, en sa subjectivité foncière, parle pour nous tous, non pas en disant Je pour développer exclusivement ses propres émotions, en pur solipsisme, comme le souligne Claude Vigée, mais en plaçant ce Je à l'intersection des destinées. Il élève alors son dire à la dimension du combat existentiel infiniment partagé.

Ce sentiment de présence que recherchent les poètes ne correspond toutefois pas à la manifestation de figures extérieures dont il faudrait ou bien reconquérir l'intimité pour recouvrer la foi, ou bien rejeter l'expression naïve au nom de la rationalité supérieure conquise à l'époque des Lumières, mais à la conquête, puis à l'affirmation, en soi, de cette puissance d'auto-création qui est l'antithèse même de l'aliénation. C'est en ce sens qu'on parlera d'intériorité subversive en un monde où, de plus en plus, l'esthétique et le divertissement prennent le pas sur la pensée du sujet, de sa responsabilité, mais aussi, et cela va de pair, de ses prérogatives.

La réflexion de Claude Vigée dans son Cahier parisien sur le fameux passage de l'*Ecclésiaste* (3, 1-8) souvent traduit de façon imparfaite, confirme l'intuition que j'avais eue, en écrivant mon étude sur son œuvre, d'un rapport de sa pensée avec celle de Kierkegaard, intuition depuis affermie par la lecture de l'œuvre philosophique de Robert Misrahi. Notre «destin» ne deviendra «destinée», comme le dit Claude Vigée à Anthony Rudolf, que si nous développons pleinement *notre moment* sur la terre: «Ainsi, grâce à Dieu, nous demeurons toujours réduits au plus intime de nous-mêmes, fût-ce en chutant dans le néant.» Et ce moment singulier que nous devons faire nôtre si nous voulons exister pleinement est un moment paradoxal serti dans le devenir et puisant pour une plus grande conscience dans ce que nous ne maîtrisons pas.

J'ai interrogé, lors de nos entretiens, Claude Vigée sur la question du Nom divin, car je vois là la source poétique, l'effort poétique à dire prenant racine dans cette conscience, figurée en quatre lettres, de l'indicible. «YHWH, le Nom imprononçable, c'est le lieu d'ancrage vivant de soi-même, celui qui n'a pas de visage et qui est le moteur de tout. Il est dit que tu l'aimeras de toute ta force, ce qui correspond au principe vital». Cet élargissement paradoxal de l'être par l'acceptation de son absence de maîtrise correspond chez Kierkegaard à la levée du désespoir: «Voici donc la formule qui décrit l'état du moi, quand le désespoir en est entièrement extirpé: en s'orientant vers lui-même, en voulant être lui-même, le moi plonge, à travers sa propre transparence, dans la puissance qui l'a posé.»¹

Il est donc heureux que les «figures» soient «absentes», pour reprendre une expression de Philippe Jaccottet, puisqu'elles ne vivent que par nous. Dans la lutte avec l'ange que mène, sur le modèle de Jacob, Claude Vigée, c'est l'étreinte qui importe et nous sommes loin ici de l'image statique, du «rêve de pierre», auquel se limite une vision seulement esthétique du poème. C'est dans ce dépassement de l'objet, dépassement qui est aussi un au-delà du moi emprisonné dans le tourment de son destin — individualité fermée, égocentrique et fate, ne voyant dans l'autre que rivalité —, que se situe la force vitale du poème, et du poète. Comme le remarquait Helmut Pillau dans «De la stérilité du définitif»²: «Le modèle de la personnalité souveraine n'est nullement un but à ses yeux, mais bien plutôt un piège. En l'amenant à se focaliser sur lui-même sous le signe du triomphe ou de la mélancolie, cela le rendrait étranger à la Création. Les aspects de sa vie qui sont à ses yeux déterminants sont justement ceux qui ôtent toute prétention à la qualité de personnalité souveraine. Il interprète ces dé-

¹ Sören Kierkegaard, *Miettes philosophiques. Le concept de l'angoisse. Traité du désespoir*. Paris : Gallimard Tel, 1990, p. 352.

² Johannes Gutenberg, Universität Mainz, Fachbereich 05, Philosophie und Philologie, Institut für Allgemeine und Vergleichende Literaturwissenschaft.

Texte paru en allemand in : *Recherches Germaniques*, N° 33. Université Marc Bloch, Strasbourg 2, 2003.

Traduction française d'Andrée Lerousseau dans *Temporel* n° 2, <http://temporel.fr>

ficits comme autant d'avertissements qui le préviennent contre la tentation de s'établir dans le monde grâce à une identité qui en impose. Ce qui le rend inapte au monde lui paraît précisément le rendre apte à la Création et à son devenir.»

La dimension du rire et de l'humour est essentielle à qui veut écarter les injonctions du regard extérieur, celui qui juge et condamne (il faut aussi, me disait Claude lors d'une de nos conversations, non seulement se garder de juger, mais refuser d'être jugé) : on trouvera dans le Cahier parisien de quoi méditer, de quoi saisir au plus profond la dimension cruelle de notre existence, mais aussi de quoi rire, mais on n'y trouvera, en tout cas, rien qui incite à désespérer, car dans l'acte de parole qui consiste à formuler l'expérience existentielle en son paradoxe, se fait jour la maîtrise, dans l'instant — notre moment —, de ce qui nous échappe et nous fait vivre : ce mystère qui est la source vive du poème, et d'une vie réussie, d'une existence qui vaille le coup. Mais, nous dit aussi Claude Vigée : «Beaucoup de gens, quand on leur explique cela, sont très choqués, car cela va à l'encontre de toutes sortes de morales qui séparent, qui divisent.»

Anne Mounic

Chalifert, le 11 juillet 2008

Art poétique³

Je survis parmi les ruines. La signification du champ de fouilles n'est pas dans sa surface, mais dans sa profondeur : surgissement simultané des lieux et des temps de l'expérience révolue, remontant aujourd'hui dans ce rythme syncopé, seul authentique, qui dévoile à la fois les ruptures, — tessons, fragments d'ossements ou d'architecture, richesse originelle éparpillée en monnaies effacées —, et la totalité englobante qui sous-tend les vestiges discrets d'une société défunte. Ainsi le poème... À la succession linéaire des moments finis, qui s'enchaînent en série, aux surfaces peintes du roman, substituer la simultanéité polyédrique des temps et des lieux éprouvés par les sens : expansion synchrone d'un globe d'expérience vécue aux milliers de facettes translucides réfractant des couches serrées d'êtres et d'événements discontinus, qui s'agglomèrent en se totalisant librement pour la première fois dans un prisme oculaire géant, pour capter, enfin, la présence entière au monde d'un homme en transit dans la vie ! Forger l'œil unique du cyclope.

³ Ce poème en prose a paru pour la première fois dans *La lune d'hiver*. Paris : Flammarion, 1970. Honoré Champion, 2001, p. 213.

Mardi 8 juillet 2008

Nous achevons aujourd'hui la relecture des entretiens réunis sous le titre de « L'extase buissonnière », long travail qui trouve son sens, non seulement dans le bonheur d'œuvrer, mais surtout dans la joie, entre mémoire et création, de méditer sur les facettes variées de l'existence pour en communiquer à autrui l'expérience nécessairement complexe. Dans la continuité de ce travail, nous avons donc improvisé cet entretien sur le thème retenu par notre revue, *Temporel*, pour son numéro 6 (octobre 2008).

L'orage de la joie⁴

ANNE MOUNIC : Claude, je vous remercie de nous accorder cet entretien. Je vous pose tout d'abord la même question qu'à tous les poètes que j'ai interrogés sur ce thème. Comment définiriez-vous ces termes : poésie, existence, et spiritualité ?

CLAUDE VIGÉE : Pour moi, la poésie n'est pas, comme on se l'imagine souvent, un état d'âme ; c'est une action de l'âme incarnée avec tous les moyens qu'elle peut trouver à sa disposition, en premier lieu, les mots, depuis ceux de la petite enfance. Avec eux viennent ce que les Chinois appellent les dix mille choses, c'est-à-dire la totalité de ce qui est connu en détail, quelle que soit par ailleurs l'étrangeté de la matière, comme des mots, en sa variété. Comme le monde nous est, dès l'origine, extérieur, ainsi les mots viennent vers nous d'un espace-temps exilique. Le foyer de notre conscience est donc double comme un télescope. La conscience permet de voir de près et de loin. Les mots sont tantôt les lentilles, et tantôt les étoiles, de cette étrange astronomie. C'est dans la fusion, ou l'échange, entre ces deux fonctions, à l'intérieur d'une même conscience, que naît pour moi la poésie. Elle est comme notre dehors et comme notre dedans, objet de parole (donc œuvre d'art ou d'artisan), et sujet au sein duquel souffre et jouit l'existence humaine. Voici la définition des deux premiers termes.

Par spiritualité, j'entends la passion, ou la curiosité, qui me porte à bien saisir dans mon for intérieur et mon for extérieur (autrui inclus) le rayonnement visible accompagné d'un grondement souterrain qui m'annonce mon alliance avec les deux royaumes, les deux sphères — alliance qui me nourrit et dont je suis la source dans la mesure même où j'entretiens, par mon travail de poète avec les mots, et d'homme vivant parmi les autres, la circulation de cette lumière secrète. C'est ce que j'appelle quelque part se mettre au service du noyau pulsant originel qui est la source obscure de tous les moi.

ANNE MOUNIC : En arrivant à Jérusalem, en 1960, vous vous êtes intéressé de très près à la tradition religieuse juive. Vous avez, avec divers maîtres, approfondi l'étude de la Torah, du Talmud et de la Kabbale. Il me semble, si j'ai bien compris, que, même si vous souhaitiez affirmer plus encore les racines de votre identité, votre intérêt n'a jamais été, pourrait-on dire, dogmatique, ni même théologique, mais plutôt incessamment poétique. C'est cette imagination créatrice dont dispose l'être humain, ce pouvoir de déduire de l'existence des formes pour la dire, qui retient votre attention. Est-ce que je me trompe ?

CLAUDE VIGÉE : C'est tout à fait le sens de ma *pro*-jection dans la vie depuis l'adolescence, mais j'aimerais préciser un point. La question n'est pas seulement de

⁴ Entretien publié dans *Temporel*, <http://temporel.fr> numéro 6, en octobre 2008, sur le thème suivant : poésie, existence, spiritualité. Y sont rassemblés les témoignages de Georges-Emmanuel Clancier, Michael Edwards, Geoffrey Hill, Henri Meschonnic, Hélène Péras et Claude Vigée.

faire surgir des formes pour dire l'être au monde, mais pour dire, en la montrant « à tous ses sens », les visages de l'existence dans leur intensité poussée à sa limite extrême. Il ne s'agit pas d'un compte rendu de l'existence, mais de celle-ci parvenue à son intensité la plus aiguë, car à ce moment-là, celle-ci se surpasse en splendeur rayonnante, acmé de jouissance, même si sa lumière est la vibration noire de la souffrance.

ANNE MOUNIC : Est-ce qu'il n'y a pas là une conversion ?

CLAUDE VIGÉE : Oui, ce qui compte, c'est l'intensité du témoignage et non seulement sa véracité objective ou historique.

Pour ce qui est de la tradition, j'ai trouvé assez tard dans ma jeunesse à quel point de nombreux textes du corpus biblique mettent en relief les mêmes expériences, celles de la joie et de la douleur incluses.

ANNE MOUNIC : Mais est-ce que cette intensité dont vous parlez, ce n'est pas finalement la mise en exergue de la joie, donc cette conversion dont je vous parlais ?

CLAUDE VIGÉE : Oui, dans un poème de *La lutte avec l'ange*, écrit en pleine jeunesse, en pleine Shoah, j'ai été porté à crier, alors que tout le vécu m'accablait, avec les miens : « Je ne suis né que pour l'immense ouvrage de la joie. » J'en avais écrit une première version, la suivante, peut-être plus belle : « Je ne suis né que pour l'immense orage de la joie. » Il s'agit d'un véritable ravissement, au sens racinien du terme. C'est un vers de mes vingt ans auquel répond vingt ans plus tard, en 1961, ce passage du « Poème du retour » : « Car toute notre joie est fille de la nuit. » [« Hors du feu », *Mon heure sur la terre*, p. 387]. Ce qui, sur le plan des mots, veut dire simultanément : le chant et la danse des voyelles et des consonnes entre elles sont issus — et tissus — eux aussi, d'un combat impitoyable avec les forces de la mort.

« Mais dès qu'entre eux,
s'appelant et luttant leurs formes se combinent,
ces caractères desséchés [...]
font ressurgir du puits des antiques racines,
sel
songe
guérison,
le pain,
la danse,
le pardon ! »

ANNE MOUNIC : Il me semble qu'en parlant de combat, vous bravez cette « finitude » qui dans notre monde post-heideggérien, désespère poètes et philosophes. Malgré tout, vous affirmez votre puissance en tant que sujet en refusant cette dualité de l'impossible et ceci se formule chez vous très souvent par l'oxymore et le paradoxe.

CLAUDE VIGÉE : À travers l'enseignement traditionnel, je n'ai ni cherché ni trouvé un salut préconçu, ni un mode de vie prescrit par les maîtres des générations défuntes. C'est en jumelant mon expérience de poète et de vivant avec la contemplation des grandes figures mythiques léguées par l'héritage de la Bible que j'ai intégré les paradoxes creusés comme des ravins sous mes pas en me lançant moi-même comme un pont volant par-dessus mon présent hasardeux en quête d'un avenir non écrit. A chacun de nous justement incombe la tâche de frayer le chemin, d'affronter l'aventure, d'en buriner la trace avec nos propres mains dans la pierre où scintilleront les mots de notre temps de vie. La religion, pour moi, c'est à cela qu'elle sert : elle relie les deux rives à l'aide du pont de bateaux flottants semblable à celui qui, dans mon enfance bas-rhinoise, reliait le rivage alsacien à celui, ennemi et terriblement menaçant vers 1935, du

pays de Bade. C'était la célèbre *Schiffbrücke* qui rattachait Drusenheim en pleine forêt du Rhin, à Greffern, du côté germanique, et nazi.

ANNE MOUNIC : Le judaïsme ne se prête-t-il pas plus facilement à fonder une poésie que le christianisme pour lequel l'événement capital a déjà surgi dans l'histoire ? Le rituel en est la réplique toujours recommencée. On pourrait dire que le chrétien accomplit le passé alors que le judaïsme favorise l'éclosion de l'avenir — se voue à l'avenir, avec tous les risques que cela comporte.

CLAUDE VIGÉE : Dans l'enseignement de la Bible hébraïque comme dans celui du Talmud et de la Kabbale, l'ère messianique est toujours à venir bien qu'elle s'accomplisse déjà aujourd'hui, maintenant, et chez tout un chacun, là où on s'y attend le moins, et dans les lieux indignes ou incapables de l'accueillir. Déjà dans le Talmud, on pose la question à un célèbre maître de l'Antiquité finissante, en Terre sainte : « Rabbi, où donc est le Messie, et comment le reconnaitrai-je s'il vient ? » Réponse : « Le Messie est en train de venir ; il est déjà là ; il s'est arrêté aux portes de Rome, dans les bas-fonds, parmi les pauvres des pauvres, mais personne ne l'y reconnaît et on ne le laisse pas aller jusqu'au Capitole. » On voit, grâce à cette parabole talmudique, que l'événement messianique capital se greffe sur l'attente elle-même, porteuse de tout l'avenir humain, et terriblement frustrante, même désespérante.

ANNE MOUNIC : À certains égards, le Messie ne serait que le temps lui-même, le devenir.

CLAUDE VIGÉE : Oui, et on le craint. D'autres versions nous rapportent l'opinion d'un sage qui s'exclame : « Que le Messie vienne au temps fixé qu'il aura choisi, mais surtout que je ne le voie pas, car son avènement sera lié à des bouleversements tragiques dont je ne supporterai pas l'impact. » Ne dit-on pas dans ce contexte que les « traces des talons du Messie seront creusées dans le sang » ? On voit par là que la conception juive de l'avenir envisage à la fois le meilleur et le pire. La célébration rituelle juive combine toujours l'accueil et la déploration, non pas en l'honneur d'un dieu qui serait mort, mais d'une épreuve à affronter et à vaincre dans un futur sans limites. C'est précisément là que la vision judaïque du temps sur la terre rejoint celle de chaque poète, qui, lui aussi, doit modeler à ses risques et périls, pour sa plus grande joie et sa plus grande détresse, son « heure sur la terre ».

Selon la Torah, il est interdit de prévoir, c'est-à-dire de prédire l'avenir. La prophétie est un appel d'air en direction du futur et non divination de ce qui serait décrété d'avance de toute éternité. Pas de prédation de l'avenir par les fauves du passé. L'histoire de la sorcière d'Endor qui fait remonter l'ombre de Samuel sur l'ordre du roi Saül en dit long sur les limites que pose l'enseignement biblique au culte idolâtrique du passé. Le roi Saül paiera de sa vie et de son trône la violation de cet interdit. Dans la tradition juive, celui qui, pour raison de maladie ou de malheur, veut briser les chaînes de son passé, ne doit pas en invoquer les ombres. Bien au contraire, il lui est enjoint de changer de nom et de lieu de résidence pour bien marquer la rupture avec la pesanteur, ou la gravité de l'être vécu seulement au passé.

ANNE MOUNIC : L'impression que j'ai, c'est que la tradition juive fait en sorte qu'il soit toujours possible d'agir et d'imaginer. Je pense à la légende qui veut que le prophète Élie puisse toujours revenir.

CLAUDE VIGÉE : Le prophète Élie annonce la venue du Messie de la fin des temps, mais la fin des temps, c'est jamais et toujours, et surtout ici même, maintenant, dans les lupanars de Rome, parmi les miséreux et les prostitués. Pour revenir à Élie, on l'attend le soir de Pâque et on lui réserve la cinquième coupe, coupe messianique. Ceci se trouve dans la liturgie ; ce ne sont pas des fantaisies de poète, mais il faut être un grand poète pour inventer des mythologies pareilles.

Non seulement Élie inaugure à chaque nuit de Pâque l'avènement improbable du Messie identifié par avance à la libération de la servitude d'Égypte, mais il donne son nom à la banquettesur laquelle, dans les vieilles synagogues d'Alsace, on concit le nouveau-né au huitième jour, celui de la venue du Messie. On l'appelle le

« siège d'Élie ». Quand on ne dispose ni de synagogue, ni de cette banquette, on prend n'importe quel siège et on le baptise « siège d'Élie » — *kisséh Eliabou hanavi*, de sorte que le parrain, qui est souvent le grand-père, prenne le bébé sur ses genoux pendant la cérémonie de circoncision.

ANNE MOUNIC : Vous opposez, face à tout système, une sorte d'attitude anarchiste, sinon vous ne seriez pas le poète que vous êtes. Quels sont les liens entre le religieux et le poétique ? Quels sont les risques, également, si le poète s'enferme dans le religieux ?

CLAUDE VIGÉE : Mon attitude est plutôt anarchiste, c'est vrai. J'adopte, comme on adopte un enfant, ou comme on est adopté — je suis adopté par la tradition parce qu'en elle je réussis à manifester ce qui compte pour moi, mon propre destin inclus, sans m'incarcérer dans une mécanique préfabriquée, fût-ce par les plus grands maîtres d'un passé révolu, mais non défunt, dont les semences germent dans la nuit.

ANNE MOUNIC : Récemment, j'ai cherché dans le dictionnaire Bailly le terme d'*archê*, qui se trouve à la racine d'anarchiste, et j'ai trouvé ceci : *archê* veut bien dire « domination, commandement », mais ce n'est pas le premier sens. D'abord, le terme signifie « origine ». Avec le *a* privatif, on nie le pouvoir dérivé pour d'autant mieux ressusciter l'origine.

CLAUDE VIGÉE : Dans ce sens, je suis en effet séduit par l'anarchie, qui consiste à briser les chaînes de la tyrannie pieuse, celles de la plupart des institutions autoritaires héritées du passé, ou même présentes, pour faire d'autant mieux rejaillir l'énergie libératrice de l'aleph, celle de l'avant et de l'après du temps qui, sans cesse, le réanime et nous suscite en lui.

« Lu dans le ciel après minuit

De la génération d'Adam à la dernière »

David, qui est la souche du Messie, rend possible l'identification, à la fin des temps mais aussi maintenant, du frère et de la sœur, après minuit, une fois passé le cap du mauvais temps. Là on est évidemment dans ce qu'on peut appeler la poésie totale, où mythe et actualité se fondent dans une célébration. Là se joignent le mythique, le personnel, le vécu et le matériel, tout cela avec les mots qui le chantent, comme dans le petit poème que j'ai écrit à propos de la mort d'Évy :

« Pourvu qu'au réveil

Elle chante,

Afin que, dans les pleurs, son sourire t'enchanté... »

C'est de nouveau le merveilleux lié au douloureux :

« même si par temps de souffrance

dans la nuit souvent elle crie »

Beaucoup de gens, quand on leur explique cela, sont très choqués, car cela va à l'encontre de toutes sortes de morales qui séparent, qui divisent.